

## THEME

Je levai la tête, en un mouvement insolite qui me donna presque le vertige, et croisai un regard.

Renée. Il s'agissait de moi. Pour la première fois, quelqu'un s'adressait à moi en disant mon prénom. Là où mes parents usaient du geste ou du grondement, une femme, dont je considérais à présent les yeux clairs et la bouche souriante, se frayait un chemin vers mon coeur et, prononçant mon nom, entrait avec moi dans une proximité dont je n'avais pas idée jusqu'alors. Je regardai autour de moi un monde qui, subitement, s'était paré de couleurs. En un éclair douloureux, je perçus la pluie qui tombait au-dehors, les fenêtres lavées d'eau, l'odeur des vêtements mouillés, l'étroitesse du couloir, mince boyau où vibrerait l'assemblée des enfants, la patine des portemanteaux aux boutons de cuivre où s'entassaient des pèlerines de mauvais drap -- et la hauteur des plafonds, à la mesure du ciel pour un regard d'enfant.

Alors, mes mornes yeux rivés aux siens, je m'agrippai à la femme qui venait de me faire naître.

- Renée, reprit la voix, veux-tu enlever ton suroît?

Et, me tenant fermement pour que je ne tombe pas, elle me devêtit avec la rapidité des longues expériences.

On croit à tort que l'éveil de la conscience coïncide avec l'heure de notre première naissance, peut-être parce que nous ne savons pas imaginer d'autre état vivant que celui-là. Il nous semble que nous avons toujours vu et senti et, forts de cette croyance, nous identifions dans la venue au monde l'instant décisif où naît la conscience. Que, pendant cinq années, une petite fille prénommée Renée, mécanisme perceptif opérationnel doué de vision, d'audition, d'olfaction, de goût et de tact, ait pu vivre dans la parfaite inconscience d'elle-même et de l'univers, est un démenti à cette théorie hâtive. Car pour que la conscience advienne, il faut un nom.

Or, par un concours de circonstances malheureux, il apparaît que nul n'avait songé à me donner le mien.

Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*, 2006

## VERSION

When I had walked into the sea with my father I had felt quite safe, but undressing at Robin's health club, I could hear the peculiar muted din of water being violently disturbed and I began to shiver. Standing on the edge of the pool I could see a little steam hovering over the chemical chlorinated blue, and below me a pattern of tiles wavering and shifting; my leg, when I inserted it, immediately looked blanched and dead. A man wearing goggles and a nose clip was ploughing furiously up and down, and I was fearful of the commotion he was setting up, of the mess and foam he was creating. The noise echoed under the glass roof, a mournful and reverberant noise that filled me with horror. I waited until he was out of the way before launching myself and managed to swim a length without much trouble. But he was faster than I was or wanted to be, and I could hear him behind me. Every so often he passed me, rocking me in his wake; once my nostrils filled with the waves made by his arms and I retreated to the side, coughing in a hysteria of fear. 'Go on,' shouted Robin. 'Don't give up.' Two girls, of enviable slimness, watched me curiously, before losing interest and neatly up-ending themselves in the water. They came up, hair streaming, and turned on their backs and floated. Water to them was familiar, an element in which they could play; their streaming hair made fronds below the surface. They decided to race each other, backstroke, and at one point, caught between their flailing arms and the man in the goggles, I thought I must sink. I couldn't, of course; I was too good a swimmer, but my mind seemed to give way. I felt I must surrender, break down. I wanted no more of it. I waited for a gap and swam to the side; when I got out, my legs were shaking. Even when I was dressing I could hear the dull shouting, magnified under the glass roof, and the fact that these were sounds of enjoyment made no difference to me.

Anita Brookner, *A Friend from England*, 1987